

Culture du crime et littérature : **les « chauffeurs » dans *La Terre de Zola***

Aya UMEZAWA (Université de Toyama)

Introduction

Je voudrais tout d'abord remercier vivement l'Université de Shinshu qui m'a invitée, en particulier M. Kamada qui m'a proposé de participer à ce colloque passionnant, et avec qui j'ai l'honneur d'appartenir à la société japonaise des études balzaciennes. Bien que je ne sois pas moi-même spécialiste de Balzac, en témoignage du respect que je porte à M. Kamada, je souhaiterais commencer ma communication avec ces mots de l'auteur de la *Comédie Humaine* :

Si Paris a huit cent mille âmes de population, vous voyez que, les petits voleurs étant au nombre de quatre-vingt mille environ, il se trouve évidemment un coquin sur dix honnêtes gens, une femme douteuse sur dix honnêtes femmes¹.

Aux yeux de Balzac et de ses contemporains, la statistique criminelle publiée chaque année depuis 1827 semble confirmer scientifiquement leur vague sentiment d'inquiétude concernant la densité de la criminalité. C'est au même moment que commencent les études sur les crimes, ou plutôt, sur les criminels, dont on pensait que le « penchant » était héréditaire, ou encore visible dans la forme du crâne. C'est aussi une époque où le crime suscite la curiosité publique, au point que soient publiées des mémoires de criminels, ou encore un dictionnaire argot-français. Puis, les criminels et leur argot surgissent sous la plume des écrivains : le crime nourrit aussi des écrits sur les faits divers tels que les romans feuilletons, autrement dit, le haut et le bas étages des journaux, avant d'inspirer les écrivains du roman policier. Le XIX^e siècle est, pour citer Dominique Kalifa, l'époque qui a vu véritablement s'épanouir « la culture du crime ».

Les liens entre la culture du crime et la littérature ne constituent pas encore un domaine reconnu à part entière, mais Vautrin, le personnage de *La Comédie humaine*, attire les balzaciens par sa position sociale de criminel/mouchard ; les crimes et les criminels dans les œuvres d'Hugo constituent la problématique centrale selon la thèse de Paul Savey-Casard ; et il est de notoriété publique que Zola a consulté des études

¹ Balzac, *Code pénal des honnêtes gens*, dans *Œuvres complètes de M. de Balzac*, t. XXV, p. 423.

criminologiques. C'est dans le droit fil de ces recherches ponctuelles, de balzaciens, d'hugoliens ou de zoliens, que mon travail s'inscrit, avec des études sur « *Les Misérables* et la loi sur les prisons », sur « L'utilisation de l'argot dans *Les Mystères de Paris* » ou encore sur « *Les Chants de Maldoror* et les mémoires de Lacenaire ».

C'est donc par le biais de ce thème, « Culture du crime et littérature », que je souhaite contribuer à ce colloque dédié à la culture populaire et à la littérature du XIX^e siècle, avec une analyse de *La Terre* de Zola, œuvre dans laquelle un paysan tue sa famille avec la complicité de sa femme, dans une querelle de succession. Cependant, ce n'est pas ce couple cupide qui effraie les paysans le soir, mais ceux que l'on appelle « les chauffeurs », sur qui je voudrais attirer votre attention. Qui sont-ils ? Pour quel motif l'auteur les a-t-il insérés dans son roman ? C'est à cette question que je vais tenter de répondre, tout d'abord en recontextualisant historiquement et littérairement les « chauffeurs », avant de rentrer pleinement dans le texte de Zola.

1. « *Les chauffeurs* », une culture populaire

Je voudrais commencer par vous présenter une complainte qui a été, dit-on, composée à la fin du XVIII^e siècle :

Approchez tous, chère assistance,
 Pour entendre le noir récit
 D'un forfait récemment commis
 Par une effroyable vengeance...
 Dans notre pays, les chauffeurs
 (C'est ainsi que l'on les nomme)
 Violent les femmes et tuent les hommes,
 Et causent bien des malheurs...²

Comme le montre cette complainte, le terme de « chauffeurs » désigne une bande de voleurs. Ils s'introduisent dans des fermes isolés, et, afin d'en extorquer de l'argent, brûlent les pieds de leurs victimes — de là vient leur nom.

La naissance des bandes de chauffeurs remonte à la fin du XVIII^e siècle. Plusieurs chauffeurs ravageaient la région qui s'étend d'Orléans à la frontière belge. Une des bandes s'appelaient « les chauffeurs du Nord », et c'est avec eux que le jeune Vidocq fut enfermé, à la fin du XVIII^e siècle, dans la prison de Lille. Il en décrit l'organisation ainsi :

Cette bande comprenait une quarantaine de membres actifs et initiés, était une espèce

² Auguste Vitu (signé Vidocq), *Les Chauffeurs du nord*, Seuil, 1959, pp. 223-224.

de compagnie industrielle, ayant ses agents dans chaque ville, dans chaque canton, partout³.

Au XIX^e siècle, les chauffeurs que Vidocq avait déjà présentés dans ses *Mémoires* sont devenus les personnages principaux de son roman. Le héros de ce roman est François Sallambier (Salembier), personnage réel qui a été condamné à mort pour plusieurs vols. Le récit, plutôt romancé, commence par son enfance durant laquelle il volait déjà les villageois et même le prêtre. Il est approché par un homme supposé être un sorcier habitant à la lisière de la forêt. Il s'agit en fait du chef d'une bande de voleurs, lequel l'introduit dans son groupe pour en faire son successeur. Le soir venu, François et les voleurs se peignent le visage en noir et sortent de la forêt pour aller cambrioler les maisons :

Ils saisirent le fermier à quatre, et le balancèrent au-dessus de la flamme en assaisonnant de blasphèmes et d'atroces plaisanteries cette scène révoltante et monstrueuse⁴.

Et autour d'une autre victime déjà morte, les voleurs au visage noirci de suie « chantent et dansent » :

Alors une ronde, telle que Satan lui-même ne l'eût pas imaginée, se fit autour de la fourche patibulaire. Les quatorze bandits, se tenant par la main, chantaient et dansaient avec une joie infinie, tandis que le Zingaro agitait le cadavre au bout de sa corde...⁵

Les chauffeurs décrits par Vidocq, qui leur associe la forêt et le satanisme, témoignent de l'image que les gens du XIX^e siècle se faisaient du crime rural — un phénomène ancré dans le siècle précédent. Dans le roman, c'est lors de la fête du 9 Thermidor que François est découvert. Il est exécuté avec ses complices, sans pouvoir vivre le commencement du XIX^e siècle.

Après Vidocq, le feuilletoniste Élie Berthet a présenté, en 1854, un roman intitulé *Les Chauffeurs*. Il a décrit sur la base de documents juridiques les voleurs au bord de la Loire, dans la France révolutionnaire. Le héros est un magistrat, mais il a une famille aristocrate qu'il cache chez un fermier. L'asile n'est toutefois pas sûr : il entend des inconnus s'approcher de la maison. Qui sont-ils ? Le héros considère prudemment trois possibilités :

(...) il avait presque la certitude maintenant que ces hommes n'étaient ni des

³ *Ibid.*, p. 276.

⁴ *Ibid.*, p. 226.

⁵ *Ibid.*, p. 228.

gendarmes, ni des gardes nationaux ; mais qui étaient-ils ? Des chouans ? On se trouvait en effet assez rapproché du Bocage de la Vendée pour qu'une de ces bandes qui infestaient le pays eût poussé une pointe jusqu'au Breuil. Des brigands ? la chose n'avait non plus rien d'impossible, bien que les scélérats qui désolaient alors la Beauce, le pays Chartrain et l'Orléanais ne se fussent pas encore présentés dans cette partie du Perche⁶.

Ces hommes finissent par entrer dans la maison et se révèlent être des chauffeurs. Ils volent l'oncle du héros, dont ils brûlent les pieds avant de le tuer. À la fin du roman, le héros, dont la fiancée était harcelée par le chef des chauffeurs, Beau-François, réussit à arrêter ledit Beau-François. Au moment du récit, la Terreur a pris fin depuis quelques mois : les chauffeurs sont en effet des voleurs ancrés dans l'époque révolutionnaire. L'auteur explique les facteurs multiples qui ont permis aux chauffeurs d'agir avec autant de liberté :

Ces temps de troubles ne furent que trop favorables au développement de la bande. La nation éprouvait les convulsions d'une rénovation sociale ; toutes ses forces vives étaient employées à combattre les partis qui la déchiraient ; l'action de la justice était incessamment paralysée par l'instabilité du pouvoir. D'ailleurs la guerre civile et la guerre étrangère, la crise financière, la misère, la faim étaient pour la troupe des causes de progrès. Outre les repris de justice, elle se recrutait continuellement de déserteurs, de mendiants, de vagabonds qui pullulaient dans le pays. Les vieillards, les femmes, les enfants eux-mêmes étaient admis, comme nous l'avons vu, dans l'association, et contribuaient pour leur part à la perpétration des méfaits communs⁷.

C'est ainsi que, d'après les faits historiques, la justice n'a commencé à enquêter sur ces crimes qu'après la Terreur, pour condamner 23 chauffeurs à mort juste en 1800. Quant à Beau-François, leur chef, il avait disparu sans laisser de traces. Dans le roman, il se rend en Vendée pour profiter du désordre et continuer ses crimes avant de mourir d'alcoolisme. Chez Berthet comme chez Vidocq, les chauffeurs et la révolution sont étroitement liés : c'est ainsi que Beau-François, après avoir commis des crimes sous la Terreur, se fait passer pour un citoyen du parti modéré, puis perd tout pouvoir de nuisance sous le Consulat.

Ces crimes deviennent d'ailleurs de plus en plus rares du fait de l'industrialisation et de l'afflux de population vers les grandes villes. Vers le milieu du XIX^e siècle, le criminel n'est plus un homme charismatique, robuste et rural : il est désormais urbain, chétif mais rusé. Malgré cette mutation, les chauffeurs continuent d'alimenter les conversations dans les

⁶ Élie Berthet, *Les Chauffeurs*, Michel Lévy frères, 1863, p. 60.

⁷ *Ibid.*, p. 236.

campagnes. Berthet clôt son roman avec ces mots :

Depuis cette époque, aucune association de malfaiteurs n'a pris sur le sol français l'importance effroyable de la bande d'Orgères. Cependant, après soixante ans, le souvenir des chauffeurs du Beau-François est encore présent à la mémoire des paysans de la Beauce, du pays Chartrain, du Loiret et de Seine-et-Oise. (...) le récit de leurs épouvantables exploits éveille encore la terreur dans les paisibles réunions du soir autour du foyer⁸.

Ainsi, les chauffeurs appartiennent, outre à la complainte criminelle et au roman populaire, à la littérature orale et au folklore. Cette culture populaire les met toujours en scène dans un contexte à la fois rural et révolutionnaire.

2. Les chauffeurs dans la littérature

Les chauffeurs ne sont pas étrangers à la littérature à proprement parler. Dans *L'Envers de l'histoire contemporaine* de Balzac, monsieur Alain se souvient des chauffeurs qui ravageaient le pays « entre Mortagne et Rennes, au-delà même et jusque sur les bords de la Loire⁹ ». Ils étaient confondus avec les Chouans, et un magistrat de l'Orne avait le sentiment que le brigandage y était « endémique¹⁰ ». Balzac partage ainsi l'image des chauffeurs que représentait la culture populaire de son temps. Il en est de même chez Zola, mais de manière plus complexe.

C'est trente ans après la publication du feuilleton de Berthet que Zola a présenté son roman, qui se déroule dans la Beauce : *La Terre*. Les paysans décrits sont très attachés à la terre, pour laquelle ils vont jusqu'au crime : le roman relate ainsi les meurtres commis par le couple que forment Lise et Buteau. Buteau, le mari, n'est pas satisfait du fruit de la donation entre vifs initiée par son père. Lise, la femme, doit hériter de son propre père qui vient de mourir, mais elle ne veut pas partager avec sa sœur cadette, Françoise, qui est enceinte. Lise désire l'avortement de sa sœur, et aide Buteau à la violer. Françoise est finalement tuée par Lise, que le viol a rendu folle de la jalousie. Le couple élimine jusqu'au père de Buteau, témoin de l'assassinat de Françoise.

Évidemment, ces crimes atroces polarisent l'attention du lecteur. Cependant, avant de raconter ce crime, Zola décrit, quoique brièvement, un autre crime au moins aussi atroce : le forfait des chauffeurs. Le père de Buteau, alors encore vivant et encore chef de famille, raconte ainsi l'histoire des chauffeurs :

⁸ *Ibid.*, p. 387

⁹ Balzac, *L'Envers de l'histoire contemporaine*, dans *La Comédie humaine*, t. VII, Gallimard (Pléiade), 1936, p. 290.

¹⁰ *Ibid.*, p. 293.

Mais, autour de la maigre chandelle, ce qui glaçait les filles de la veillée, ce qui, à la sortie, les faisait se sauver, éperdues, fouillant l'ombre, c'étaient les crimes des chauffeurs, de la fameuse bande d'Orgères, dont après soixante ans la contrée frissonnait. (...) Ils descendaient des troupes armées et disciplinées de l'ancien brigandage, mettant à profit les troubles de la Révolution, faisant en règle le siège des maisons isolées, où ils entraient « à la bombe », en enfonçant les portes à l'aide de béliers. (...) Le Beau-François, le chef célèbre, le successeur de Fleur-d'Épine, cette nuit-là, avait avec lui le Rouge-d'Auneau, son lieutenant, le Grand-Dragon, Breton-le-cul-sec, Lonjumeau, Sans-Pouce, cinquante autres, tous le visage noirci. D'abord, ils jetèrent dans la cave les gens de la ferme, les servantes, les charretiers, le berger, à coups de baïonnette ; ensuite, ils « chauffèrent » le fermier, le père Fousset, qu'ils avaient gardé seul. Quand ils lui eurent allongé les pieds au-dessus des braises de la cheminée, ils allumèrent avec des brandes de paille sa barbe et tout le poil de son corps ; (...) Enfin, le vieux s'étant décidé à dire où était son argent, ils le lâchèrent, ils emportèrent un butin considérable¹¹.

Les chercheurs disent avec justesse que Zola a décidé d'insérer cet épisode après avoir lu *L'Économie rurale de la France* de Lavergne publiée en 1860. En effet, c'est en prenant des notes sur ce livre que Zola a écrit dans la marge ces mots : « les chauffeurs¹² ». Toutefois, Lavergne ne fait nulle part mention des chauffeurs dans son livre. Sur la page 38, lue par Zola, il est écrit :

Les passions soulevées accusèrent les ennemis de la révolution du mal qu'elles avaient fait. Les violences s'en accrurent, et avec elles le manque de pain¹³.

Lavergne a donc seulement parlé de la Révolution, de la violence et de la famine, mais on voit bien, dans cette citation, que Zola, aussi bien que Vidocq et Berthet, pensait aux chauffeurs dans leur contexte rural et révolutionnaire.

D'ailleurs, l'intérêt de Zola pour les chauffeurs est manifeste dès le commencement de la rédaction de *La Terre*¹⁴ :

¹¹ Émile Zola, *La Terre*, dans *Les Rougon-Macquart*, t. IV, Gallimard (Pléiade), 1966, p. 423-424. Comme le remarque Henri Mitterand (Zola, *La Terre*, t. IV, Gallimard, p. 1552), cette description des chauffeurs vient sans doute de A. F. Coudray-Maunier. Pourtant, chez Coudray-Maunier, ce n'est pas la barbe et le poil mais « la blessure saignante » de Fousset qui est brûlée par la « paille enflammée ». Coudray-Maunier, *Histoire de la bande d'Orgères*, Chartres, Librairie Lester, 1961, pp. 17-18.

¹² Zola, *La Fabrique des Rougon-Macquart*, publié par Colette Becker avec la collaboration de Véronique Lavielle, H. Champion, 2013, p. 1290.

¹³ *Ibid.*, p. 38.

¹⁴ Dans son manuscrit, le mot apparaît sur les feuilles n° 43, 49 et 68.

D'abord les chauffeurs et la bête d'Orléans¹⁵

Et surtout alors la lecture du livre : Hier et aujourd'hui - Le passé et le présent. Une histoire des paysans¹⁶.

Surtout, comme en témoigne cette citation, l'auteur sentait la nécessité de traiter le sujet des chauffeurs dans le cadre de l'histoire des campagnes françaises ; il voulait montrer l'évolution d'un village entre la Révolution et le Second Empire. Celui-ci est représenté par le fils Buteau et celui-là par le père et ses histoires de chauffeurs. C'est ainsi que Zola note, dans son manuscrit, au sujet du père de Buteau :

Un roi Lear des champs, une grande figure du paysan après la révolution, fils du paysan de 89. Trois générations ont suffi¹⁷.

Un des sujets du *Roi Lear* de Shakespeare est justement un conflit entre père et fils, comme le dit justement un des personnages, Gloucester :

L'amour se refroidit, l'amitié retombe, les frères se divisent ; dans les villes, mutineries ; dans les campagnes, discordes ; dans les palais, trahison ; et le lien se rompt entre fils et père¹⁸.

Et la citation suivante nous montre que Zola avait l'idée de décrire l'opposition du père et du fils qui aboutit à un drame :

Il faut que le drame soit entre lui et Buteau, son fils, qui a hérité de sa passion de la terre, et surtout de sa violence, mais plus tumultueuse¹⁹.

Alors, dans le roman, quel rôle les chauffeurs jouent-ils ? On comprend que leur récit met en scène un village isolé du monde, alors que le progrès s'approche d'un pas ferme. C'est Buteau qui représente ce progrès. Selon ce que l'auteur écrit dans sa note préparatoire :

L'appétit [v] toujours tenté de se satisfaire immédiatement. [Puis] Il se rue sur ce qu'il désire. Puis la peur des gendarmes qui l'arrête seule, le réduit à la surnoiserie et

¹⁵ Dans la marge, perpendiculairement au paragraphe.

¹⁶ *Ibid.*, p. 586.

¹⁷ *Ibid.*, p. 1330.

¹⁸ David Bagueley, « Le réalisme grotesque et mythique de *La Terre* », *Les Cahiers naturalistes*, Société littéraire des amis d'Émile Zola, 1987, p. 11.

¹⁹ Zola, *La Fabrique des Rougon-Macquart*, p. 1070.

à la ruse. A la fin, il ruse pour tuer son père. L'animal carnassier, dont la société a fait un finaud, et qui donne des coups de dents, quand il se croit à l'abri de la loi. Mais grandi par sa passion de la terre. Brutal et sournois, cupide et jouisseur. Calculateur, avec ses vices qui grandissent à mesure qu'il avance en âge D'un degré plus avant dans le siècle que son père, par son séjour à la ferme ou à la ville²⁰.

Dans ce roman, l'auteur a voulu mettre en valeur le désir, hérité de père en fils, qui s'amplifie de génération en génération et se transforme en cupidité. Le vice y est donc également développé. Comme nous l'avons déjà dit, au XVIII^e siècle, le vice réside dans une sorte de « génie » criminel robuste qui opère dans les campagnes. Au XIX^e, il s'épanouit désormais dans la figure du petit voleur urbain et calculateur. C'est ainsi que deux générations du crime s'opposent dans le roman : le crime des chauffeurs et celui de Buteau.

Quant au père, il est tué par son fils et sa belle-fille qui ont craint d'être dénoncés. Voici la scène de l'effroyable parricide :

Dans leur rage à le pilonner, ils lui avaient fait rentrer le nez au fond de la bouche ; et il était violet, un vrai nègre. (...) Et ce fut l'angoisse de le voir couleur de suie qui leur inspira une idée.

— Si on le brûlait, murmura Lise.

Des liens de paille se trouvaient dans un coin, derrière les betteraves ; et elle en prit un, elle l'enflamma, commença par griller les cheveux et la barbe du père, très longue, toute blanche²¹.

Dans cet extrait, le visage noirci de son beau-père est associé à celui des chauffeurs dont le récit des crimes a hanté la jeunesse de Lise. Et le couple brûle le père, en utilisant des liens de pailles, en commençant par sa barbe, tout comme le firent les chauffeurs à leur victime. Le récit antérieur du père semble, rétrospectivement, annoncer sa propre fin. La mémoire des chauffeurs, ainsi que le pouvoir paternel, tout ce qui concernait la génération précédente est ainsi réduit en cendres.

Conclusion

Les chauffeurs sont des criminels réels qui ont nourri la culture populaire sous forme de plaintes ou de feuilletons. Ils ont aussi joué un rôle important dans la littérature à proprement parler. Ces figures indissociables de la vie rurale pendant la Révolution dans le roman de Vidocq et Berthet, fournissent à Zola l'occasion de retracer l'évolution engendrée

²⁰ *Ibid.*, pp. 1090-92.

²¹ Zola, *La Terre*, p. 793.

par l'invasion lente du progrès dans le village, et jusque dans le crime. Ils lui permettent aussi d'étoffer l'ossature de son roman : un récit du conflit entre père et fils. Le père, qui faisait autrefois peur à sa famille avec des récits sur les forfaits des chauffeurs, est tué par le fils, qui hérite de son père une cupidité et une violence aggravées. Et ce crime par le feu est beaucoup plus cruel que celui des anciens chauffeurs, car il s'agit d'un parricide sans remords.

L'avidité et la violence fument toujours sous la terre des paysans, malgré le progrès social et le renouvellement des générations²². À l'époque de Zola, les criminologues et les aliénistes décrivent des crimes endémiques et des régions dégénérées. Mais le fait que Zola ne mentionne pas ce « fait scientifique » nous fait supposer que son regard est fixé vers un autre horizon : la victime, morte, retourne sous terre et est réintégrée au cycle de la vie, tout comme les crimes et les criminels qui se répètent en un cycle ininterrompu au fil des époques²³.

À ce propos, on peut remarquer que les chauffeurs réapparaissent au XX^e siècle avec le délabrement des villages et le désordre de la guerre. Cette fois, ils viennent peupler les pages de périodiques tels que *L'Œil de la police*, *Police Magazine* ou *Détective*, qui ensemble vont créer une nouvelle culture populaire du crime.

(2019年4月30日受理, 5月21日掲載承認)

²² Robert Olorenshaw insiste sur le caractère « figé » des paysans qui fait contraste avec Jean, homme de passage. Robert Olorenshaw, « Lisibilité, structures globales et méta-discours critique dans *La Terre* », *Les Cahiers naturalistes*, Société littéraire des amis d'Émile Zola, 1979, p. 50.

²³ David Bagueley dit, au nom des autres chercheurs zoliens : « Ainsi, la mort violente de ces martyres de la Terre, des incestueux, de la femme enceinte, du vieillard, n'a point de fonction tragique ou catastrophique dans ce « poème vivant de la terre », car elle n'est qu'une des phases indispensables du renouveau perpétuel du cosmos, (...) ». David Bagueley, « Le réalisme grotesque et mythique de *La Terre* », *Les Cahiers naturalistes*, 1987, p. 12.